

## *Etude de textes de civilisation*

### *Programme du semestre 2*

#### 1/ Introduction à la matière :

- La littérature comparée
- Image et Imagologie

#### 2/ L'Image : Représentations du Même par l'Autre :

- La Manie. La Phobie. La Philie

#### 3/ L'image dans le texte littéraire :

##### A. La Manie

Texte : Mayotte Capécia, *Je suis Martiniquaise*, 1948

##### B. La Phobie

Texte : Guy de Maupassant, *Province d'Alger*, 1881

##### C. La Philie

Texte : Anouar Benmalek, *L'Enfant du peuple ancien*, 2000

#### 4/ Le Stéréotype

Texte : Guy de Maupassant, *Afrique*, 1888

## Textes analysés en TD

**Mayotte Capécia, *Je suis Martiniquaise*, 1948**

### **Extrait 1**

J'aurais voulu me marier, mais avec un Blanc. Seulement une femme de couleur n'est jamais tout à fait respectable aux yeux d'un Blanc. Même s'il l'aime. Je le savais.

### **Extrait 2**

– Il faut p'ofiter de ta p'emiè' communion, ajouta [ma mère], pour te recueilli' et p'ier pou' ta vie futu'. La vie est difficile pou' une femme.

Je me souvenais de Loulouze, qui m'avait dit une phrase presque pareille «surtout pou' une femme de couleu'» avait-elle dit. Et voilà que je me découvrais une grand'mère blanche ! Je m'en trouvais fière. Certes, je n'étais pas la seule à avoir du sang blanc mais une grand'mère blanche, c'était moins banal qu'un grand-père blanc. Et ma mère était donc une métisse ? J'aurais dû m'en douter en voyant son teint pâle. Je la trouvai plus jolie que jamais, et plus fine, plus distinguée. Si elle avait épousé un blanc, peut-être aurais-je été tout à fait blanche ?... Et que la vie aurait été moins difficile pour moi ? Mais que voulait dire ma mère, que voulait dire Loulouze ? La vie ne me semblait pas difficile. Je savais en regardant Francette, et parce que les garçons me le disaient, que j'étais jolie et gracieuse. Certains assuraient même que j'étais belle, adorable, et mon parrain, par exemple, me trouvait charmante. Il me l'avait dit encore le jour même, en me donnant dix francs...

Je songeais aussi à cette grand'mère que je n'avais pas connue et qui était morte parce qu'elle avait aimé un homme de couleur, martiniquais. Comment une Canadienne pouvait-elle aimer un Martiniquais ? Moi, qui pensais toujours à Monsieur le Curé, je décidai que je ne pourrais aimer qu'un blanc, un blond avec des yeux bleus, un Français.

### **Extrait 3**

André était-il beau ? Tout ce que je sais, c'est qu'il avait les yeux bleus, les cheveux blonds, le teint pâle, et que je l'aimais.

### **Extrait 4**

Certains soirs, hélas ! Il devait me quitter, pour remplir ses obligations mondaines. Il allait à Didier, le quartier chic de Fort-de-France où vivent les « békès Martinique », qui ne sont peut-être pas de race très pure, mais sont souvent très riches (il est admis qu'on est blanc à partir d'un certain nombre de millions), et les « békès France », pour la plupart fonctionnaires ou officiers.

« Parmi les camarades d'André, qui, comme lui, se trouvaient bloqués par la guerre aux Antilles, certains avaient réussi à faire venir leurs femmes. Je comprenais qu'André ne pouvait rester toujours à l'écart. J'acceptais aussi de ne pas être admise dans ce cercle, puisque j'étais une femme de couleur ; mais je ne pouvais m'empêcher d'être jalouse. Un jour je l'ai supplié de m'emmener là-bas dans un monde céleste pour ma personne de négresse. Il avait beau m'expliquer que sa vie intime était une chose qui lui appartenait en propre et sa vie sociale et militaire une autre dont il n'était pas le maître, j'insistai tant qu'un jour il m'emmena à Didier. Nous passâmes la soirée dans une de ces petites villas que j'admirais depuis mon enfance, avec deux officiers et leurs femmes. Celles-ci me regardaient avec une indulgence qui me fut insupportable. Je sentais que je m'étais trop fardée, que je n'étais pas habillée comme il le fallait, que je ne faisais pas honneur à André, peut-être simplement à cause de la couleur de ma peau, enfin je passai une soirée si désagréable que je décidai de ne plus jamais demander à André de l'accompagner.

## Guy de Maupassant, *Province d'Alger*, 1881

Les Algériens, les vrais habitants d'Alger ne connaissent guère de leur pays que la plaine de la Mitidja. Ils vivent tranquilles dans une des plus adorables villes du monde en déclarant que l'Arabe est un peuple ingouvernable, bon à tuer ou à rejeter dans le désert.

Ils n'ont vu d'ailleurs, en fait d'Arabes, que la crapulerie du sud qui grouille dans les rues. Dans les cafés, on parle de Laghouat, de Bou-Saada, de Saïda comme si ces pays étaient au bout du monde. Il est même assez rare qu'un officier connaisse les trois provinces. Il demeure presque toujours dans le même cercle jusqu'au moment où il revient en France.

Il est juste d'ajouter qu'il devient fort difficile de voyager dès qu'on s'aventure en dehors des routes connues dans le sud. On ne le peut faire qu'avec l'appui et les complaisances de l'autorité militaire. Les commandants des cercles avancés se considèrent comme de véritables monarques omnipotents; et aucun inconnu ne pourrait se hasarder à pénétrer sur leurs terres sans risquer gros... de la part des Arabes. Tout homme isolé serait immédiatement arrêté par les caïds, conduit sous escorte à l'officier le plus voisin, et ramené entre deux spahis sur le territoire civil.

Mais, dès qu'on peut présenter la moindre recommandation, on rencontre, de la part des officiers des bureaux arabes, toute la bonne grâce imaginable. Vivant seuls, si loin de tout voisinage, ils accueillent le voyageur de la façon la plus charmante; vivant seuls, ils ont lu beaucoup, ils sont instruits, lettrés et causent avec bonheur; vivant seuls dans ce large pays désolé, aux horizons infinis, ils savent penser comme les travailleurs solitaires. Parti avec les préventions qu'on a généralement en France contre ces bureaux, je suis revenu avec les idées les plus contraires.

C'est grâce à plusieurs de ces officiers que j'ai pu faire une longue excursion en dehors des routes connues, allant de tribu en tribu.

Le ramadan venait de commencer. On était inquiet dans la colonie, car on craignait une insurrection générale dès que serait fini ce carême mahométan.

Le ramadan dure trente jours. Pendant cette période, aucun serviteur de Mahomet ne doit boire, manger ou fumer depuis l'heure matinale où le soleil apparaît jusqu'à l'heure où l'œil ne distingue plus *un fil blanc d'un fil rouge*. Cette dure prescription n'est pas absolument prise à la lettre, et on voit briller plus d'une cigarette dès que l'astre de feu s'est caché derrière l'horizon, et avant que l'œil ait cessé de distinguer la couleur d'un fil rouge ou noir.

En dehors de cette prescription, aucun Arabe ne transgresse la loi sévère du jeûne, de l'abstinence absolue.

Les hommes, les femmes, les garçons à partir de quinze ans, les filles dès qu'elles sont nubiles, c'est-à-dire entre onze et treize ans environ, demeurent le jour entier sans manger ni boire. Ne pas manger n'est rien; mais s'abstenir de boire est horrible par ces effrayantes chaleurs. Dans ce carême, il n'est point de dispense. Personne, d'ailleurs, n'oserait en demander; et les filles publiques elles-mêmes, les Oulad-Naïl, qui fourmillent dans tous les centres arabes et dans les grandes oasis, jeûnent comme les marabouts, peut-être plus que les marabouts. Et ceux-là des Arabes qu'on croyait civilisés, qui se montrent en temps ordinaire disposés à accepter nos mœurs, à partager nos idées, à seconder notre action, redeviennent tout à coup, dès que le ramadan commence, sauvagement fanatiques et stupidement fervents.

Il est facile de comprendre quelle furieuse exaltation résulte, pour ces cerveaux bornés et obstinés, de cette dure pratique religieuse. Tout le jour, ces malheureux méditent, l'estomac tiraillé, regardant passer les roumis conquérants, qui mangent, boivent et fument devant eux. Et ils se répètent que, s'ils tuent un de ces roumis pendant le ramadan, ils vont droit au ciel, que l'époque de notre domination touche à sa fin, car leurs marabouts leur promettent sans cesse qu'ils vont nous jeter tous à la mer à coups de matraque.

C'est pendant le ramadan que fonctionnent spécialement les Aïssaouas, mangeurs de scorpions, avaleurs de serpents, saltimbanques religieux, les seuls, peut-être avec quelques mécréants et quelques nobles, qui n'aient point une foi violente.

Ces exceptions sont infiniment rares; je n'en pourrais citer qu'une seule.

Au moment de partir pour une marche de vingt jours dans le sud, un officier du cercle de Boghar demanda aux trois spahis qui l'accompagnaient de ne point faire le ramadan, estimant qu'il ne pourrait rien obtenir de ces hommes exténués par le jeûne. Deux des soldats ont refusé, le troisième répondit:

- Mon lieutenant, je ne fais pas le ramadan. Je ne suis pas un marabout, moi, je suis un noble.

Il était, en effet, *de grande tente*, fils d'une des plus anciennes et des plus illustres familles du désert.

Une coutume singulière persiste, qui date de l'occupation, et qui paraît profondément grotesque quand on songe aux résultats terribles que le ramadan peut avoir pour nous. Comme on voulait, au début, se concilier les vaincus, et comme flatter leur religion est le meilleur moyen de les prendre, on a décidé que le canon français donnerait le signal de l'abstinence pendant l'époque consacrée. Donc, au matin, dès les premières rougeurs de l'aurore, un coup de canon commande le jeûne; et, chaque soir, vingt minutes environ après le coucher du soleil, de toutes les villes, de tous les forts, de toutes les Places militaires, un autre coup de canon part qui fait allumer des milliers de cigarettes, boire à des milliers de gargoulettes et préparer par toute l'Algérie d'innombrables plats de kous-kous.

J'ai pu assister, dans la grande mosquée d'Alger, à la cérémonie religieuse qui ouvre le ramadan.

L'édifice est tout simple, avec ses murs blanchis à la chaux et son sol couvert de tapis épais. Les Arabes entrent vivement, nu-pieds, avec leurs chaussures à la main. Ils vont se placer par grandes files régulières, largement éloignées l'une de l'autre et plus droites que des rangs de soldats à l'exercice. Ils posent leurs souliers devant eux, par terre, avec les menus objets qu'ils pouvaient avoir aux mains; et ils restent immobiles comme des statues, le visage tourné vers une petite chapelle qui indique la direction de La Mecque.

Dans cette chapelle, le mufti officie. Sa voix vieille, douce, bêlante et très monotone, vagit une espèce de chant triste qu'on n'oublie jamais quand une fois seulement on a pu l'entendre. L'intonation souvent change, et alors tous les assistants, d'un seul mouvement rythmique, silencieux et précipité, tombent le front par terre, restent prosternés quelques secondes et se relèvent sans qu'aucun bruit soit entendu, sans que rien ait voilé une seconde le petit chant tremblotant du mufti. Et sans cesse toute l'assistance ainsi s'abat et se redresse avec une promptitude, un silence et une régularité fantastiques. On n'entend point là-dedans le fracas des chaises, les toux et les chuchotements des églises catholiques. On sent qu'une foi sauvage plane, emplit ces gens, les courbe et les relève comme des pantins; c'est une foi muette et tyrannique envahissant les corps, immobilisant les faces, tordant les cœurs. Un indéfinissable sentiment de respect, mêlé de pitié, vous prend devant ces fanatiques maigres, qui n'ont point de ventre pour gêner leurs souples prosternations, et qui font de la religion avec le mécanisme et la rectitude des soldats prussiens faisant la manœuvre.

## Anouar Benmalek, *L'Enfant du peuple ancien*, 2000

C'est *ainsi* que le fils fut amené à fréquenter une famille de commerçants français. Le père, Joseph Picard, un Auvergnat volubile et rondelet, était pâtissier et avait fui la France avec sa nombreuse famille pour une obscure histoire de faillite et de dettes non remboursées. Tout le long de ce qui deviendra pour lui « les merveilleuses années damascènes », l'adolescent partait tôt le matin à la médersa accolée à la grande mosquée des Omeyyades ; il y apprenait jour après jour les subtilités de l'exégèse coranique et celles, plus exaltantes de la rhétorique et de la poésie arabes. Au retour, quand ses chiches moyens le lui permettaient, il s'arrêtait à la pâtisserie chrétienne pour y acheter un beignet ou une friandise. Il avait d'abord cru avoir affaire à un Arménien ou à un Maronite. Quand il apprit que le patron était un Français, Kader évita la pâtisserie pendant plusieurs jours. Ma la curiosité et le fait que la pâtisserie fût la seule sur son chemin le firent pousser de nouveau la porte tintinnabulante de la boutique. Le patron avait remarqué le manège de l'adolescent maigre à l'air si studieux. On l'y accueillit d'abord avec amusement et reconnaissance, l'adolescent s'étant vanté de sa parenté avec l'émir Abd El Kader, puis par simple affection. Le jeune Algérien fut admis dans l'intimité bruyante de l'Auvergnat et rapidement traité comme un des enfants de la famille au point que la mère — qui l'appelait « Mon petit calife arabe — décida de lui consacrer une heure par jour pour lui apprendre le français. Le couple n'avait que des filles, ce qui facilita probablement « l'adoption ».

Deux choses, absolument nouvelles, pénétrèrent alors l'âme du jeune Saharien : cet idiome français à l'abord si amusant et compliqué à la fois et... — les leçons se terminant toujours par un goûter plantureux — le délicat velouté d'une pâte noire au cacao mariée au sucre et à la vanille ! Pendant longtemps, l'une et l'autre de ces découvertes se mêleront et parler en français lui fera venir à la bouche l'envie irrésistible d'une bouchée de chocolat. (...)

Cette année-là fut une année difficile pour le jeune Kader, mêlée de honte et d'intense ravissement. Comme un explorateur trop chanceux auquel le hasard offrait, coup sur coup, deux nouveaux continents, il venait de découvrir *deux* langues !

La première, l'arabe classique qu'il apprenait à la médersa, se révélait très différente de la version dialectale, un peu rustaude, de son pays natal. Elle était chaude à entendre et le rythme enflammé des textes omeyyades et abbassides faisaient naître en son cœur des fringales de chevauchées d'une rive à l'autre de l'Afrique, de magnificence andalouse et d'héroïsme.

La seconde, cette langue française, pouvait être, certaines fois, précieuse et claire comme des gouttelettes d'eau de montagne et, d'autres fois, voluptueuse et paillardes, ô combien !, comme dans ces poèmes qu'il apprenait avec gourmandise et qu'il ne pouvait se réciter, même silencieusement, sans se sentir devenir écarlate. Mais cette langue était aussi celle des conquérants de son pays ! Kader se posa à plusieurs reprises cette question qui lui parut d'abord niaise, mais qu'il devina essentielle, et pas seulement chez les seuls Français : comment pouvait-on, simultanément, écrire d'aussi belles choses et tuer et chasser sans pitié des gens de leurs propres maisons ? Il ne surmonta la gêne de trop s'intéresser à la langue des ennemis des siens qu'en se répétant qu'elle était également celle de ces Auvergnats pourchassés par la justice de leur pays et qui l'aimaient, de surcroît, avec une telle générosité.

Hadj Omar grommelait en public contre ce garçon toujours fourré chez ces vulgaires pétrisseurs de pâte à gâteaux.

Mais quand il apprit que l'épouse de l'Auvergnat consacrait autant de temps à l'éducation de son fils, il fit envoyer aux Picard — en cachette, bien sûr — un plateau de couscous, orné de viande de mouton et de toutes sortes de légumes, accompagné d'une superbe théière en argent, un des rares objets de valeur qu'il n'avait pas encore été obligé de vendre.

Au fond, le vieux cheikh était plutôt fier de ce fils qui baragouinait le parler des Francs. (...)

Le temps aidant, l'Auvergnat et Hadj Omar développèrent, sinon de l'amitié, du moins un sentiment de sympathie réciproque qui reposait sur l'expérience d'une douleur commune, celle de la fuite et de l'exil du sol où ils avaient grandi et fait leurs premiers pas. Quand Kader atteignit ses dix-neuf ans, il n'était plus rare que le vieux chef de tribu, prenant prétexte de chercher son fils, passât une heure ou deux à papoter avec le pâtissier tout en sirotant son café damascène composé presque uniquement de marc. (...)

Même la mère de Kader finit par accepter, sans trop rechigner, que Kader passât autant de temps chez les Picard. Il faut dire qu'elle s'était convaincue que l'épouse du pâtissier — « la grosse saucière », l'appelait-elle — n'avait pas l'intention de marier Kader avec l'une de ses filles. Le matin de chaque grande fête musulmane, elle remettait à Kader un plat de cornes de gazelle et de makrouds. Elle avait passé des heures à les préparer, consciente du regard professionnel que « l'Autre » y poserait.

— Va, enjoignait-elle avec un sourire qu'elle tentait de rendre fielleux, va donner ça à ta *tante* chrétienne, apostat de fils !

Kader s'en amusait et la couvrait de baisers. Elle se débattait, criant que cela ne se faisait pas quand on était presque cadi comme lui. Le fils s'en allait, guilleret, remettre ses gâteaux ruisselants de miel à celle qu'il appelait effectivement « *Kbalti* » Armande. Il parlait désormais à peu près couramment français, toujours sous la surveillance de l'intraitable pâtissière qui corrigeait sans se lasser les rares erreurs qu'il commettait encore.

(...)

« J'ai deux familles à présent et deux langues », lui arrivait-il de penser. Il se rendait bien compte que cela créait en lui une juxtaposition de sentiments qui le laissait souvent perplexe jusqu'à l'inquiétude : « Je m'exalte et je m'attriste en arabe, mais je pense à la grâce et au plaisir en français ! » (...)

**Guy de Maupassant, *Afrique*, 1888**

Tous ces hommes, vêtus de toile grise ou blanche, nu-jambes, nu-pieds, nu-bras, maigres, souples et braillards, présentent aux regards toutes les teintes que peut prendre la chair humaine depuis le noir du cirage jusqu'au café au lait jaunâtre.

Ils ont dans les veines un mélange de tous les sangs connus ; métis de nègres, d'Arabes, de Turcs, de Maltais, d'Italiens, de Français, d'Espagnols, ils représentent, dès les premiers pas sur cette terre, la population mêlée, remuante, agitée et travailleuse, de cette belle et curieuse côte qui ne ressemble et ne peut ressembler à rien autre chose au monde.

Bien des gens croient qu'Alger, Oran ou Constantine sont des villes d'Orient ; que le rivage algérien est un rivage oriental. Ils se trompent. L'Orient commence à Tunis, la première ville africaine qui ait le caractère si particulier des cités orientales. Ici nous sommes en Afrique, dans l'ancienne Afrique romaine, où se rencontrent, se frôlent et se mêlent les espèces d'hommes les plus différentes.

A côté des anciens Berbères, de l'Arabe nomade des tribus, de l'Arabe travailleur des oasis, des portefaix de Biskra (Biskris), des marchands de toute sorte du Mزاب (Mozabites), du Kabyle agriculteur, vêtus de flanelle de laine ou de soie blanche et coiffés du turban, on rencontre le Maure (Arabe des villes) promenant à petits pas son gros ventre et ses gros mollets dans la veste de drap, le gilet de couleur et le large pantalon de toile qui tombe en poche, par-derrière, l'Espagnol noir, poilu, actif et malpropre, le Maltais lourd et querelleur, le juif à la barbe frisée, et le colon français qui garde l'allure, la démarche et le vêtement de la patrie.

**Guy de Maupassant, « Afrique ». Texte publié dans *Le Gaulois* du 3 décembre 1888.**